

la Vérité

ORGANE DE L'OPPOSITION COMMUNISTE

N° 19. — 17 Janvier 1930

HEBDOMADAIRE

Prix : 0 fr. 50

Lénine mort et Lénine vivant

Lénine aura eu le sort de beaucoup d'hommes exceptionnels : à peine mort, de mauvais disciples l'ont trahi, le tuant une seconde fois. Après avoir momifié son corps, ils ont fait de son enseignement si fécond, mais exigeant beaucoup d'efforts, une sorte de catéchisme à la portée de toutes les petites cliques ambitieuses ; ils ont fabriqué en série des « léninismes théoriques et pratiques », caricatures dégoûtantes où rien ne reste d'un modèle exemplaire.

Dans les dernières années de sa vie, Lénine jouissait d'une autorité sans égale que lui avait gagnée sa clairvoyance aux heures difficiles de la Révolution. Il pouvait utiliser toutes les forces, car au moment nécessaire il était toujours capable de barrer la route aux courants dangereux. Mais qu'advierait-il s'il disparaissait ?

C'est cette préoccupation angoissante qui lui fit rédiger des notes destinées au Comité central. Pour les bien comprendre, en dégager le plein sens, il faut se représenter les conditions dans lesquelles elles furent écrites et dans quel but. Lénine connaît bien les hommes de ce Comité. Il a travaillé avec eux, et bataillé contre quelques-uns d'entre eux, pendant de longues années. Il sait que le salut de la Révolution exige que le travail commun continue sans lui ; si une rupture se produisait elle serait funeste. Il sait où et en qui résident les possibilités de rupture. Il veut les prévenir. Il formule son jugement sur les hommes les plus marquants du Comité. Il le fait avec prudence, avec ménagement. Il cherche les formules les mieux capables de supprimer les causes de heurt dangereux. Il indique les qualités et les défauts. Il s'efforce de faire une fois pour toutes ce qu'il ne pourra plus faire si les circonstances viennent à l'exiger. Il veut mettre chacun à sa juste place pour que l'œuvre collective continue. Sur un point il est net : il ne faut pas laisser Staline au secrétariat du parti. Le pouvoir énorme dont il dispose ainsi, joint à son caractère brutal et despotique, détruirait l'équilibre nécessaire.

Il est significatif de constater que ces notes qu'on désigne couramment sous le nom de « testament de Lénine », et dont nul n'a pu contester l'authenticité, sont encore inconnues en Russie soviétique ; elles sont considérées comme un document illégal et leur divulgation entraîne l'emprisonnement ou la déportation en Sibérie. N. C. Kroupskaïa ne les a transmises qu'à l'époque du XIII^e Congrès du Parti communiste russe et il n'y eut qu'un simulacre de communication aux délégués.

Elles sont aussi à peu près inconnues dans l'Internationale, bien qu'elles aient été publiées par plusieurs organes d'opposition à diverses reprises. Partout la bureaucratie stalinienne les a étouffées de son mieux et avec grand succès. Récemment encore un militant, pourtant mêlé activement au mouvement communiste et syndical, ancien secrétaire de sa fédération, nous déclarait ne les point connaître. C'est ce qui nous a décidé à les imprimer de nouveau.

Contre la menace qu'il entrevoyait

LÉNINE ÉCRIT AU COMITÉ CENTRAL

Par stabilité du Comité central, dont j'ai parlé plus haut (1), j'entends des mesures contre la scission, dans la mesure où, en général de telles mesures peuvent être prises. Car, évidemment, le réactionnaire (S.F. Oldenbourg, semble-t-il) avait raison qui, dans la « Rousskaïa Mysl », premièrement tablait sur la scission de notre Parti dans son jeu contre la Russie soviétique, et quand, deuxièmement, il tablait pour réaliser cette scission sur les plus sérieux désaccords dans le Parti.

Notre Parti s'appuie sur deux classes et c'est pourquoi son instabilité est possible, et inévitable sa désagrégation, si, entre ces deux classes, un accord ne peut s'établir. Dans ce cas, il serait même inutile de prendre telles ou telles mesures, voire de délibérer sur la stabilité de notre Comité central. Nulle mesure, dans un tel cas, ne se montrerait propre à prévenir la scission. Mais j'espère que c'est là un avenir trop lointain et un événement trop improbable pour en parler ici.

Ce que j'ai en vue, c'est la stabilité du Comité central comme garantie contre la scission dans le proche avenir et j'ai l'intention d'examiner ici une série de considérations de caractère purement personnel.

Je crois que l'essentiel dans la question de la stabilité vue sous cet angle, sont des membres du Comité central tels que Staline et Trotsky. Les rapports entre eux constituent, à mon avis, une grande moitié des dangers de cette scission qui pourrait être évitée. Pour l'éviter on peut tout d'abord procéder, entre autres moyens, à l'augmentation du nombre des membres du Comité central jusqu'à 50 et 100 personnes.

Le camarade Staline, en devenant secrétaire général, a concentré dans ses mains un pouvoir immense et je ne suis pas convaincu qu'il puisse toujours en user avec suffisamment de prudence. D'autre part, le camarade Trotsky, comme l'a déjà démontré sa lutte contre le Comité central à propos de la question du Commissariat du peuple aux voies de communication, ne se distingue pas seulement par les capacités les plus éminentes. Personnellement, il est, certes, l'homme le plus capable du Comité central actuel, mais il est excessivement porté à l'assurance et entraîné outre mesure par le côté purement administratif des choses.

Ces traits caractéristiques des deux chefs les plus marquants du Comité central actuel peuvent invo-

(1) Allusion à une partie des notes précédentes concernant l'organisation économique. — N.d.l.R.

et voulait conjurer, Lénine sera resté impuissant. Il n'était pas encore mort que les intrigues commençaient. La Révolution défigurée, qui est, pour tous ceux qui la lisent, une révélation et leur permet de comprendre le dé-

loirement conduit à la scission ; si notre Parti ne prend pas les mesures pour la prévenir, cette scission peut se produire inopinément.

Je ne vais pas ensuite caractériser les autres membres du Comité central d'après leurs qualités personnelles. Je rappellerai seulement que l'épisode d'Octobre de Zinoviev et de Kamenev n'a évidemment pas été occasionnel mais qu'il ne peut guère plus leur être personnellement reproché que le non-bolchévisme au camarade Trotsky.

Quant aux jeunes membres du Comité central, je veux dire quelques mots de Boukharine et de Piatakov. Ils sont, à mon avis, les plus marquants parmi les forces jeunes et il faut, à leur égard, avoir en vue ce qui suit :

Boukharine n'est pas seulement le plus précieux et le plus fort théoricien du Parti, et aussi légitimement considéré comme le préféré de tout le Parti, mais ses conceptions théoriques ne peuvent être considérées comme vraiment marxistes qu'avec le plus grand doute, car il y a en lui quelque chose de scolastique (il n'a jamais appris et je crois qu'il n'a jamais compris vraiment la dialectique).

Piatakov est incontestablement un homme de volonté et de capacités les plus éminentes ; mais il incline trop à l'administration et au côté administratif des choses pour qu'on puisse s'en remettre à lui dans une question politique sérieuse.

Evidemment, l'une et l'autre remarque sont faites par moi seulement pour le moment présent, et à supposer que ces deux travailleurs éminents et dévoués ne trouvent l'occasion de compléter leurs connaissances et de modifier ce qu'ils ont en eux d'unilatéral.

(25 décembre 1922).

Staline est trop brutal et ce défaut, pleinement supportable dans les relations entre nous, communistes, devient intolérable dans la fonction de secrétaire général. C'est pourquoi je propose aux camarades de réfléchir au moyen de déplacer Staline de ce poste et de nommer à sa place un homme qui, sous tous les rapports, se distingue du camarade Staline par une supériorité, c'est-à-dire qui soit plus patient, plus loyal, plus poli et plus attentionné envers les camarades, moins capricieux, etc. Cette circonstance peut paraître une bagatelle insignifiante mais je pense que pour se préserver de la scission et du point de vue de ce que j'ai écrit plus haut des rapports mutuels entre Staline et Trotsky, ce n'est pas une bagatelle pouvant acquiescer une importance capitale.

(4 janvier 1923).

Staline a-t-il tait assassiner Bloumkine ?

La Gazette de Cologne a publié, le 28 décembre, un télégramme de son correspondant de Moscou, ainsi conçu :

Ces jours-ci, le notoire Bloumkine, le meurtrier de Mirbach, a été arrêté sur l'ordre du Guépéou. Bloumkine était accusé d'entretenir des relations secrètes avec Trotsky. Conformément à la sentence du Guépéou, Bloumkine a été fusillé.

Ce télégramme a été reproduit par quelques journaux, mais jusqu'au moment où nous écrivons ces lignes la presse stalinienne est restée muette ; elle n'a ni confirmé, ni démenti.

Nous lui posons donc la question. Nous exigerons qu'elle parle. S'il s'agit d'une nouvelle erronée, qu'elle le dise. Si l'abominable assassinat a eu réellement lieu, elle ne peut pas espérer le dissimuler, même si elle en a honte.

Nous demandons à Cachin, directeur de l'Humanité, de dire ce qu'il sait du sort de notre camarade Bloumkine et s'il est prêt à prendre sur lui la responsabilité de l'assassinat d'un communiste oppositionnel par la clique stalinienne.

LA VÉRITÉ.

menée contre Trotsky et l'opposition communiste de gauche c'est la lutte des bureaucrates de l'appareil contre les communistes qui veulent persévérer dans la voie tracée par Lénine. La tâche est ardue car rien n'est plus difficile que le « léninisme » : il faut le recréer à chaque instant. On ne le trouve pas dans les Œuvres complètes en formules toutes préparées, s'adaptant à chaque cas.

Le léninisme doit être une création sans cesse renouvelée.

Mais la caricature du léninisme est la chose la plus facile du monde — et la plus dangereuse. Précisément parce que Lénine a toujours insisté sur l'importance, sur la nécessité de la « manœuvre » dans la tactique révolutionnaire, on voit toutes sortes de cliques se former et se croire « léninistes » parce qu'elles manœuvrent à l'intérieur des organisations du parti pour s'assurer la direction. Chez Lénine, la manœuvre restait quand même l'accessoire ; elle était dirigée contre la bourgeoisie ; elle était nécessaire parce qu'il ne fallait engager la bataille que dans les meilleures conditions, veiller soigneusement sur les intérêts et sur la vie des ouvriers. Elle s'appuyait sur une politique générale, sur une vue d'ensemble de la situation.

Les « léninistes » fabriqués par les « manuels théoriques et pratiques », par l'histoire falsifiée, par le monolithisme, sont un danger pour la classe ouvrière. Ce sont eux qui dirigent aujourd'hui le Parti communiste russe, l'Internationale communiste et ses sections ; et en ce sixième anniversaire de la mort de Lénine ils ne peuvent offrir qu'une Internationale affaiblie et déclinante, chargée de lourdes fautes.

Au Lénine mort devant lequel ils se prosternent au moment où ils le trahissent, opposons Lénine vivant et sauvons-le en hommes, ainsi qu'il le veut,

CONVERSATION AVEC LÉNINE

En juin 1920, on pouvait rencontrer à Moscou des communistes de tous les pays. Une délégation nombreuse de trade-unionistes britanniques était déjà venue et s'en retournait. Une délégation, nombreuse aussi, du Parti socialiste italien et de la Confédération générale du travail la remplaçait.

C'était quelque chose de nouveau dans la Russie des Soviets. Jusqu'alors solidement enserrée par le blocus des grandes puissances impérialistes, entourée du barbelé de Clemenceau, elle avait été condamnée à l'isolement. Même peu de mois auparavant, les grands rapaces capitalistes, exaspérés et étonnés de sa résistance, avaient cru qu'ils la tenaient enfin, et allaient en venir à bout. Sous la triple offensive de leurs mercenaires, le territoire soviétique se

Sur quoi repose la discipline du parti révolutionnaire du prolétariat? Comment est-elle contrôlée? Qu'est-ce qui la soutient?

En premier lieu, c'est le caractère conscient de l'avant-garde prolétarienne, son dévouement à la révolution, sa maîtrise de soi, son esprit de sacrifice, son héroïsme. En second lieu, c'est son aptitude à se rapprocher de la masse des travailleurs, avant tout de la masse prolétarienne. Mais aussi de la masse laborieuse non prolétarienne, à se lier, à se fondre, si vous voulez, jusqu'à un certain point avec elle. En troisième lieu, c'est la rectitude de la direction politique réalisée par cette avant-garde, la justesse de sa stratégie et de sa tactique politique, à condition que les masses se convainquent par leur propre expérience de cette justesse.

Lénine.

réduisait chaque jour. Youdénitch menaçait directement Pétrograd; Dénikine, montant rapidement du Sud, s'approchait de Toula, grand centre de fabrications de guerre, à 170 kilomètres de Moscou; et tandis que les deux capitales étaient en danger, à l'Est, l'armée de Koltchak gagnait sans cesse du terrain.

Mobilisant toutes ses forces, les tentant au plus haut degré, la Révolution russe, conduite par des chefs clairvoyants et audacieux, brisa la triple étreinte. Youdénitch, qui se voyait déjà dans Pétrograd, était le premier liquidé et devait se retirer plus vite qu'il n'était venu. Ensuite les autres. Le cordon de barbelé était brisé. Les grandes puissances, désemparées d'autant plus qu'elles s'étaient imaginé tenir déjà la victoire, devaient renoncer, pour l'instant, à poursuivre l'intervention armée. Les petits Etats baltes, nouvellement créés, avaient hâte d'essayer d'une vie indépendante. L'Esthonie, la première, traita avec la Russie soviétique: une fenêtre était ainsi ouverte sur la Baltique. Il restait néanmoins deux points noirs: Dénikine avait pu trouver un refuge dans l'Extrême-Sud, en Crimée; la Pologne, qui préparait une nouvelle marche sur Kiev et l'Ukraine.

Les délégués britanniques, citoyens honorables, ayant des passeports en règle, avaient pu ainsi faire un voyage à peu près normal. De même les Italiens qui projetaient depuis longtemps ce voyage et l'avaient préparé comme une vraie expédition dans des terres inconnues: ils s'étaient munis d'un vêtement spécial serré aux poignets et aux chevilles pour se préserver des poux porteurs du typhus, et leur wagon particulier portait d'abondantes provisions car s'ils voulaient bien voir de près la Révolution russe, ils n'entendaient pas se mettre à son régime.

Les communistes devaient faire le voyage dans d'autres conditions. Ils répondaient, eux, à l'appel lancé par le Comité Exécutif de l'Internationale communiste, à tous les communistes, à tous les révolutionnaires, pour envoyer des délégués au 2e congrès, dont la date et le lieu étaient audacieusement fixés: le 15 juillet, à Moscou.

Pour eux, il ne pouvait être question ni de passeports, ni de visas. Le

blocus subsistait, et le voyage de retour, non moins difficile que l'aller, devait coûter la vie de trois des nôtres: Raymond Lefebvre, Vergeat et Lepetit.

Ils n'atteignaient Moscou qu'après détours et délais, quelques-uns ayant fait en passant l'expérience des prisons de Finlande ou de Lithuanie. Pour moi, le voyage fut seulement long, agrémenté de quelques incidents non dramatiques mais comiques. Il fut d'ailleurs plein d'intérêt. J'assistai déjà, en cours de route, à des réductions de congrès, à Milan, à Vienne, à Berlin. Le vrai congrès lui-même s'amorça. Lénine venait de faire paraître son « Communisme de gauche », maladie infantile du communisme; des échos nous en arrivaient qui fournissaient la matière d'amples discussions passionnées.

En arrivant à Moscou, on recevait la littérature du congrès: les thèses, le livre de Lénine et celui que Trotsky venait d'écrire: *Terrorisme et communisme (l'anti-Kautsky)*. Les réunions préliminaires se succédaient sans arrêt; en dehors d'elles, des groupes se formaient, les « communistes de gauche » ou ceux qui se croyaient tels tinrent ouvertement plusieurs réunions « fractionnelles ».

En ce mois de juin 1920, l'atmosphère de Moscou avait quelque chose d'exceptionnel. On sentait encore le frémissement de la Révolution en armes dressée contre toutes les forces de contre-révolution celles du dedans et celles du dehors; les délégués retrouvaient quelques figures connues, mais la plupart se rencontraient là pour la première fois. Une vraie camaraderie s'établissait entre eux. Les discussions étaient ardentes car les points de divergences ne manquaient pas, mais tous étaient dominés par un attachement absolu à la Révolution russe et au communisme naissant.

De son observatoire du Kremlin, Lénine suivait attentivement les préparatifs du congrès. Deux des principales thèses avaient été écrites par lui et il devait participer activement aux travaux du congrès. Sauf de rares exceptions, c'était la première fois depuis la Révolution qu'il pouvait prendre contact avec des communistes d'Europe, d'Amérique, d'Asie. Aussi s'empressait-il de les interroger. A peine était-on arrivé qu'il vous faisait venir dans son cabinet du Kremlin.

Sur le chemin, de l'hôtel au Krem-

lin, on se demandait quelle sorte d'homme on allait rencontrer.

Ses œuvres, les dernières exceptées, nous étaient mal connues ou pas connues du tout, et on n'avait que de vagues notions sur les luttes longues et acharnées qui avaient mis aux prises jadis les divers courants de la social-démocratie russe et en particulier bolchéviks et menchéviks. Ses écrits révélaient un homme exceptionnel, notamment le « Communisme de gauche » que nous avions eu déjà le loisir de bien approfondir: un mélange tout nouveau de dogmatisme — ou plutôt d'attachement inébranlable à certaines conceptions jugées fondamentales — et d'extrême réalisme, l'importance attachée à la manœuvre, ou « louvoisement » — expression typiquement léniniste — dans la lutte contre la bourgeoisie. On préparait des questions, des ripostes, et puis tout d'un coup on se trouvait déjà en pleine conversation, cordiale, familière, avec un homme qu'on voyait pour la première fois, comme si on le connaissait depuis longtemps. Telle était la première réflexion de chaque délégué au retour du Kremlin.

Avant d'atteindre son cabinet, il fallait traverser son secrétariat, vaste pièce; on avait juste le temps de remarquer au passage que les camarades qui y travaillaient étaient presque exclusivement des femmes. L'une d'elles vous accompagnait, mais Lénine était déjà là pour vous recevoir. Quand j'entrai, il venait d'interrompre un entretien avec deux camarades russes. « Je vais vous faire attendre un peu, me dit-il, excusez-moi. » Puis, il retourna rapidement vers ses visiteurs demeurés devant une grande carte fixée au mur.

En ces jours, l'armée rouge pourchassait les troupes polonaises après les avoir délogées des positions où elles s'étaient installées une fois de plus en Ukraine. L'avance des rouges était foudroyante; elle se développait à une allure qui dérouterait les conceptions des militaires professionnels et comme seule une armée soulevée par l'enthousiasme révolutionnaire peut le faire. La conversation se poursuivit devant la carte quelques minutes encore, puis Lénine vint s'asseoir devant moi. En quelques mots, il me communiqua les nouvelles du front qu'on venait de recevoir. Bien qu'il s'agis-

sait d'une opération de la plus haute importance par les conséquences qu'elle pouvait avoir, il était parfaitement calme, tout à fait maître de soi. Et aussitôt, il m'interrogeait sur la situation en France.

Je n'ai pris, de cette première conversation aucune note et quand je m'efforce aujourd'hui de la reconstituer, je me souviens que, de sa part, elle se borna à de brèves questions, posées toujours fort à propos et montrant qu'il s'orientait déjà parfaitement dans une situation assez compliquée. Mais une réflexion qu'il fit soudain allait me permettre de le juger. Comme nous parlions de la minorité zimmerwaldienne du Parti socialiste et de son développement, il me dit: « Il est temps maintenant qu'elle sorte de ce

Se lier bras et jambes à l'avance, dire ouvertement à un ennemi qui, pour l'instant, est mieux armé que nous, si nous allons lui faire la guerre et à quel moment, c'est de la bêtise et non pas de l'ardeur révolutionnaire. Accepter sciemment le combat lorsque cela est avantageux pour l'ennemi et ne l'est pas pour nous, c'est un crime; et ce sont de pitoyables directeurs de la classe révolutionnaire ceux qui ne savent pas procéder par louvoisement, accords et compromis pour éviter un combat reconnu désavantageux.

Lénine.

parti pour former le parti communiste français. » Je lui répondis que tel n'était pas l'avis des camarades français dirigeant cette minorité, qu'ils avaient été antérieurement assez impatients de sortir du Parti, mais que le congrès de Strasbourg leur avait été si favorable qu'ils étaient maintenant opposés à la scission, car ils pouvaient espérer être rapidement la majorité. « S'il en est ainsi, dit-il, j'ai dû écrire une bêtise dans mes thèses. Demandez-en une copie au secrétariat de l'Internationale et communiquez-moi vos observations. »

Tel était l'homme. Il ne prétendait pas tout savoir. Pourtant, il savait beaucoup du mouvement ouvrier d'Occident; sa connaissance des langues et des pays où il avait vécu, se mêlant intimement à la vie de ces pays, lui permettait de suivre les événements qui s'y déroulaient et de leur donner leur juste valeur. Mais précisément parce qu'il savait beaucoup, il était capable de compléter ses connaissances et de reconnaître très simplement qu'il s'était trompé. Belle leçon pour nos dirigeants d'aujourd'hui qui, eux, sont des ignorants à peu près complets et ne peuvent, par suite, que commettre fautes sur fautes, sans jamais profiter d'aucune.

Par la suite, j'eus beaucoup d'autres occasions d'observer Lénine, et d'abord au congrès et dans les commissions. Le travail en commission surtout était avec lui particulièrement agréable. Il suivait la discussion de bout en bout, écoutant chacun attentivement, interrompant de temps à autre, le regard toujours vif et malicieux.

On sait qu'il pouvait être à l'occasion impitoyable et dur, même avec ses collaborateurs les plus proches, quand il s'agissait de questions qu'il considérait comme fondamentales pour l'avenir de la révolution. Alors, il n'hésitait pas à porter les jugements les plus sévères et à défendre les décisions les plus brutales. Mais il expliquait d'abord, patiemment; il voulait convaincre. Dès son arrivée en Russie, en avril, jusqu'aux journées d'Octobre, il dut souvent batailler très rudement contre une forte fraction du Comité central de son Parti. En 1920, son autorité était immense; l'expérience avait montré que dans toutes les circonstances graves, il avait vu juste; il apparaissait aux yeux de tous comme le guide sûr de la Révolution. Mais il était toujours le même homme simple, cordial, prêt à expliquer, pour convaincre.

A. ROSMER.



LA VIE OUVRIÈRE

A L'A.O.P.

A l'Association des ouvriers en instruments de précision, la section syndicale unitaire avait, depuis longtemps, une très forte position. Sur les 500 ouvriers de l'usine, 220 étaient en 1929, adhérents à la C.G.T.U., 90 étaient confédérés. Le début de cette année, a vu les rôles renversés. Par une décision récente du Conseil, gérant de la coopérative, tout le personnel devait être syndiqué. La section unitaire devait être par conséquent normalement renforcée ; il n'en sera pas ainsi puisqu'elle perd 70 adhérents, passés aux confédérés, perte péniblement compensée par 30 adhésions nouvelles. Les confédérés ont maintenant la majorité ayant plus de 300 membres.

A quoi est dû l'affaiblissement sensible des unitaires ? Peut-on, comme le font les dirigeants majoritaires de la section, en imputer uniquement la cause à l'augmentation de la cotisation ? Il est sûr que les confédérés ont agi habilement en affichant leurs « tarifs » avantageux. Leur cotisation mensuelle (4 francs) est de 2 francs inférieure à celle des unitaires ; déjà l'année dernière elle l'était de 1 franc ; cela n'empêchait pas les ouvriers d'être en majeure partie à la section unitaire. On pourrait mettre plus utilement en cause l'insuffisance notoire des dirigeants de l'union syndicale de la métallurgie, dont les réalisations en matière syndicale laissent beaucoup trop à désirer. Ainsi à l'A.O.P., plus d'un syndiqué unitaire faisant son service militaire, ne peut arriver à toucher le sou du soldat. Il est indéniable que les avantages qui pourraient attacher au syndicat les ouvriers, sont encore à l'état de vœux. Mais l'explication principale du courant de désaffection inquiétant ressent par la section unitaire à l'A.O.P., est dans le déclassement de la grève d'octobre dernier. Cette dernière avait été causée par le refus du Conseil d'accorder les dix sous d'augmentation horaire, rabaisés ensuite à cinq sous, que demandaient les auxiliaires (manœuvres). L'écart entre les salaires des professionnels ayant 7 francs de l'heure, les manœuvres 4 fr. 75. Il n'est évidemment pas possible de lutter dans une coopérative ouvrière comprenant 250 ouvriers associés, de la même façon que dans une usine ordinaire. De cette constatation, pourtant élémentaire, on a pas tenu compte suffisamment. La préoccupation constante des dirigeants de la grève, dirigeants aussi de la section unitaire, devait être le souci d'assurer le bloc des manœuvres et des professionnels unitaires. Au contraire, on s'est efforcé d'établir une cloison étanche entre les deux catégories ; les unitaires professionnels ont été de gré ou de force rejetés loin des manœuvres. On avait même pas confiance envers les professionnels communistes ! La grève échoua ; elle créa un malaise, accentué par les conflits de tendance qui règnent à l'intérieur de la section unitaire.

Depuis, la tactique « merveilleuse » qui a consisté à diviser manœuvres et professionnels a été continuée systématiquement. Ceux des professionnels disposés à travailler de concert avec les manœuvres, sont rebulés. Leur nombre est de plus en plus faible. Pas mal ont même rejoint les confédérés. Quant au bloc des manœuvres, espoir des dirigeants unitaires, il n'en est plus question, une grande partie étant chez les confédérés.

On aurait tort de croire que ces résultats malheureux ont incité les dirigeants de la section à user de méthodes plus souples. Point. Non seulement on ne s'en inspire pas, mais on mène contre les minoritaires une lutte acharnée. Dans le dernier journal de la section unitaire, c'est de ces derniers dont il est surtout question ; alors que l'augmentation de la cotisation, la défense du salaire unique, sérieusement menacé, la vraie position des réformistes, sont développés d'une manière tout à fait insuffisante. Le spectacle donné aux ouvriers de l'usine est désastreux ;

ces unitaires qui se chamaillent dans leur journal et négligent le travail réel ne sauraient donner d'autres effets.

Où, il y aurait à travailler. La différence des salaires entre manœuvres et professionnels, différence encore accusée par une augmentation de salaire de 10 p. cent, qui avantage surtout ces derniers, en montre la nécessité. Oui, il y aurait à montrer le véritable rôle du syndicat confédéré, dont la « sagesse » est surtout faite d'inactivité. Mais la section unitaire tourne le dos aux véritables problèmes. Depuis longtemps par exemple elle aurait dû constituer une base sérieuse pour le travail dans les grandes usines voisines, Panhard, Gnome et Rhône, etc.

Il semble toutefois, devant les pitoyables résultats obtenus par les dirigeants de la section, que les syndiqués unitaires soient décidés à mettre un terme au « travail » du bureau. A la réunion de la section du 9 janvier, 25 camarades contre 28 ont refusé de voter la confiance au bureau. Ce dernier n'en a peut-être plus pour longtemps. *Un manœuvre unitaire.*

LA FEDERATION DU LIVRE ET LES ASSURANCES SOCIALES

La Fédération unitaire du Livre devait tenir son comité national le 9 courant. Il est renvoyé au 20 février. La direction fédérale nous annonce que cette mesure de renvoi a été décidée parce que les intentions gouvernementales à l'égard de l'application de la loi sur les assurances sociales, le 5 février, n'étaient pas claires. Il a été question d'un rectificatif, de diverses modalités d'application, et cela inquiète les dirigeants fédéraux. Mais n'est-ce pas là un langage assez étrange pour une Fédération de la C.G.T.U. ? A-t-on besoin de savoir exactement, dans tous les détails, ce que veulent Tardieu et Loucheur pour mener contre la loi et son vertement ouvrier obligatoire, une sérieuse campagne ? Il apparaît que la direction fédérale du Livre entend s'adapter purement et simplement à la loi. Est-ce parce qu'elle est majoritaire que les chefs confédéraux peuvent se permettre de garder le silence ?

CHEZ LES INSCRITS MARITIMES Justice de négriers

Les inscrits maritimes subissent dans la métropole les rigueurs d'un code souvent dénoncé. Mais dans les colonies où le contrôle de l'opinion ouvrière est de beaucoup plus difficile, c'est une véritable justice de négriers qui a cours. Au Cameroun, à Douala, sept marins du vapeur *Madona* viennent d'être condamnés à cinq années de réclusion, pour avoir, ayant un peu bu, chanté à terre, l'*Internationale*. Ils devaient, si le code disciplinaire et pénal avait été appliqué, être condamnés à cinq jours, maximum ; mais on a fait jouer la rébellion ! Déjà, sur les sept marins, l'un d'entre eux est mort ; la région jouissant d'un climat très inhospitalier. Les autres, s'ils devaient rester à Douala, iraient à une mort certaine. C'est pour protester contre cette justice odieuse que les inscrits maritimes de Marseille tenaient un meeting, le 7 janvier. L'affaire a été exposée en détail à la grande indignation des inscrits. L'ordre du jour en témoigne ; mais on peut s'étonner du passage où l'on « remercie M. le Ministre de la marine marchande de la sollicitude qu'il a témoignée aux marins du commerce » parce que ses services auraient fait des démarches pour atténuer les conséquences du jugement de Douala. Les chefs réformistes des inscrits maritimes exagèrent ; belle sollicitude, en vérité, que celle d'un ministre faisant s'exercer sur les inscrits, une justice dans le genre de celle de Douala !

LA FEDERATION DE L'ENSEIGNEMENT CONTRE LA REPRESSION

Le Conseil fédéral de l'enseignement unitaire a décidé, dans le but de protester contre la répression et contre le rejet par la Chambre des 10.800 pour les petits fonctionnaires, de faire démissionner ses élus aux conseils de discipline. Cela n'est pas du goût des majoritaires et de l'*Humanité*. Protester contre la répression est devenu le monopole des majoritaires. Si la

fédération de l'enseignement reste inactive devant la répression, on la chargera de tous les péchés. Si elle proteste, les majoritaires prétendent que c'est par « démagogie ». De toute façon, elle est coupable !

Voilà qui lui apprendra à vouloir continuer son opposition !

DANS LES SERVICES PUBLICS Singulière défense ouvrière

Le cartel unitaire des services publics de la région parisienne, avait décidé, devant le rejet de son cahier de revendications par le conseil municipal, de mener une action le 24 décembre. On devait manifester dans les usines et dans tous les services publics. On dit dans le *Cri du Peuple*, que seul le syndicat minier du Gaz, a réussi à « 100 % ». Les majoritaires répondent qu'on a rien fait aux T.C.R.P., et aux Asiles, syndicats minoritaires, alors qu'à la C.P.D.E. et chez les travailleurs municipaux, syndicats à leur dévotion, un bon travail a été accompli. En réalité, il y a eu et des résultats et des insuffisances des deux côtés.

Majoritaires et minoritaires semblent surtout être guidés, dans tout leur travail, par le désir d'écraser ceux qui ne sont pas dans leur « ligne ». La défense des intérêts ouvriers, exige que les préoccupations de tendance, à certains moments, disparaissent. Majoritaires et minoritaires devraient y réfléchir !

LES LUTTES OUVRIÈRES

La grève des taxis

La grève des taxis a été un succès. Il faut s'en réjouir à un double point de vue ; d'abord, parce que les victoires ouvrières ne sont déjà pas si nombreuses depuis un certain temps, et ensuite parce que ce succès est l'aboutissement de méthodes que les dirigeants de la C.G.T.U. n'estiment pas à leur juste valeur.

La grève des chauffeurs avait des objectifs précis : contre toute participation à la taxe de stationnement qui vient d'être votée par le conseil municipal, part se montant pour les chauffeurs à 2 fr. ; pour l'augmentation du pourcentage au compteur sur la base de 50 % ; contre l'augmentation de l'essence.

Ces revendications étaient on ne peut plus claires. Pour elles, les chauffeurs ont lutté et à 20.000, le 10 janvier, ils ont fait grève. Paris était vide de taxis et la presse bourgeoise, peu suspecte, a dû l'avouer.

Le syndicat unitaire des cochers-chauffeurs, quoique majoritaire, n'a pas donné dans les lamentables histoires de « plénums ». Il est resté maître de son mouvement. Qu'on lise ses appels, son affiche, les excentricités coutumières aux majoritaires de la vraie ligne font défaut. Des comités fantômes de lutte, il n'a pas été question. On ne parle pas à tort et à travers du prêt du soldat. Quant aux affirmations tapageuses sur le rôle dirigeant du parti, elles étaient absentes.

Les dirigeants majoritaires du syndicat des cochers-chauffeurs doivent s'attendre, en toute logique, à subir les blâmes sévères de la direction confédérale.

Le succès du mouvement des chauffeurs est d'autant plus intéressant, qu'il vient après la fameuse journée rouge du 1er août. On se rappelle que le mot d'ordre de grève qu'avait lancé à cette occasion, le syndicat, n'avait été que partiellement appliqué. Cela rompait avec la vieille tradition des chauffeurs, toujours au premier rang, lors des actions ouvrières.

La leçon de la grève des taxis, c'est qu'avec des mots d'ordre précis, il est possible d'obtenir des résultats. Il serait temps d'obliger la direction de la C.G.T.U. à en tenir compte. — G.

A propos de la grève des taxis

Un « oublié » des réformistes

Tous les jours, les réformistes, entrent avec diligence, la C.G.T.U. Aussi étaient-ils singulièrement embarrassés pour reconnaître, que le mouvement des 20.000 chauffeurs de taxis était dirigé par le syndicat unitaire ; le *Populaire* n'a pas osé l'avouer. Le *Peuple* a d'abord indiqué que les chauffeurs avaient obéi aux directives du syndicat affilié à la C.G.T. Il a dû ensuite invoquer une « coquille ». Coquille providentielle !

Ajoutons à la documentation par trop restreinte des réformistes, que le syndicat confédéré est tellement misérable qu'à la préfecture de la Seine, on est pourtant enclin à considérer avec sympathie les réformistes, lors du dernier mouvement, on l'avait complètement oublié et il n'a jamais été convoqué.

La grève des Thomson et de l'Alsthom

Les firmes Thomson et Alsthom contrôlent en France, la plus plus grande partie de la fabrication du matériel téléphonique ; c'est dire leur puissance. Depuis le début de janvier, elles ont à faire face dans leurs ateliers de la région parisienne, à un mouvement de leur personnel, demandant des augmentations de salaires.

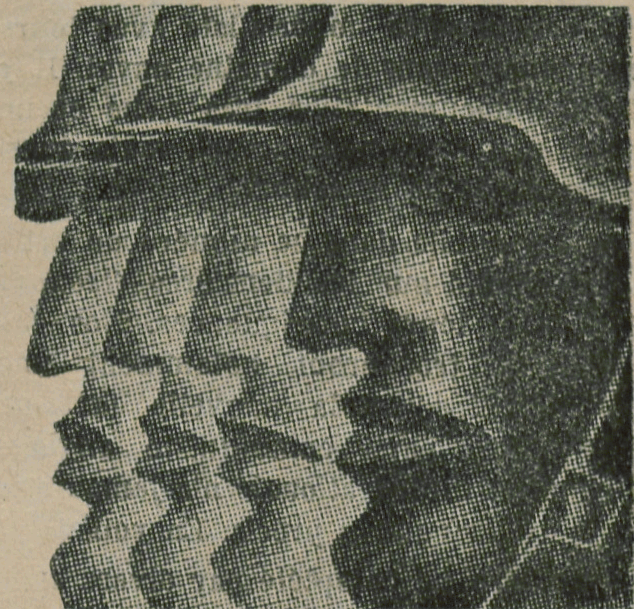
Commencée aux laboratoires Standard, l'effervescence a gagné les usines Thomson — Favorites et Hameau — et ensuite s'est généralisée à l'Alsthom, rue Lecourbe, et à Saint-Ouen. Près de 4.000 ouvriers, dont un grand nombre de femmes, sont engagés dans le mouvement. Aux manifestations à l'intérieur des usines, les directions ont répondu par l'offre d'augmentation à des catégories au détriment de certaines autres ; puis, devant son insuccès, par le lock-out.

Cette mesure a provoqué chez les ouvriers des « Thomson » de sérieux flottements. Ce sont les dirigeants de l'union syndicale unitaire de la métallurgie qui mènent le mouvement. Ils avaient en vue « l'élargissement » des conflits. Tactique juste, dans la mesure où l'on disposait de bases sérieuses dans les usines touchées.

Comme innovation, on nous a gratifié de la « transformation des lock-outs en grèves » et du parrainage d'un régiment. Le bluff ne perd jamais ses droits. Il a été aussi question d'usines de l'Alsthom à Belfort et à Nancy, qui se seraient jointes au mouvement.

Si
Quarante-Cinq
quotidiens
allemands
n'avaient pas
publié en
feuilleton

QUATRE DE L'INFANTRIE



de
ERNST JOHANSEN

Les Editions de l'Épi n'affirmeraient pas que ce roman de guerre, écrit par un jeune ouvrier electricien de la classe 18, est, de tous, le plus émouvant.

(Traduction française)

Un vol. Vélin super 12 francs

“La Lutte de Classes”

N° 17, 80 pages, prix... 2 fr.

Le numéro de Janvier de la *Lutte de classes* publie un ensemble d'études intéressantes et témoigne d'un effort qu'il faut soutenir. Nous avons déjà exposé les tâches que notre revue théorique devait remplir. Ce numéro 17, comme d'ailleurs les précédents, les aborde résolument.

Comme nous sommes dans la semaine commémorative de la mort de LENINE, nous avons publié de lui un discours dont les dirigeants de l'I.C. ne parlent jamais, et pour cause. Il fut prononcé en 1922 au 4^e congrès de l'Internationale communiste, le dernier auquel Lénine ait assisté. Il traite principalement des problèmes de la NEP, qui n'avait pas encore deux ans. et aussi du développement des partis communistes occidentaux. Sur le premier point, Lénine souligne que la NEP est un problème particulier aux conditions sociales dans lesquelles s'est accomplie la révolution russe, une retraite momentanée — et non une phase inévitable et générale de la révolution socialiste dans tous les pays, ainsi que Boukharine l'a découvert ensuite. Sur le second point il affirme carrément que la résolution sur la constitution des partis communistes est purement russe, et qu'il faut lui donner un contenu nouveau, accessible au prolétariat occidental.

Un article du camarade Trotsky : *les fautes fondamentales du syndicalisme*, traite de la position adoptée par Monatte et le groupe de la *Révolution prolétarienne*. Il analyse la question de l'unité syndicale, et longuement la question de « l'étatisme », soulevée par Monatte à plusieurs reprises. Cet article sera très instructif pour nos camarades. Une attitude marxiste sur le problème syndical, sur ses aspects positifs et négatifs, est indispensable au développement de l'opposition communiste. Trotsky combat l'opinion selon laquelle les syndicats seraient le refuge prédestiné contre les dangers de l'étatisme — l'étatisme étant une maladie particulièrement répandue chez les communistes. Il n'a pas de peine à montrer que « l'indépendance » absolue du mouvement syndical est un mythe, et qu'en Angleterre ou en Allemagne, le mouvement syndical d'Amsterdam est une des meilleures bases de l'Etat bourgeois. Il indique que les syndicalistes purs, comme les anarchistes, font fausse route à ce sujet, oubliant ou méconnaissant la nécessité pour le prolétariat organisé de renverser l'Etat bourgeois pour le remplacer par l'Etat prolétarien réalisant la dictature de la classe ouvrière, qui, seule peut conduire la société vers l'abolition des classes, donc de tout état. Les erreurs ou les dégénérescences de la Russie soviétique, survenues par suite de son isolement et de la pression des classes petites bourgeoises, n'infirmes nullement la justesse de ce point de vue.

La revue publie aussi une très importante étude sur le *problème du désarmement naval*, de SZOFF. Il soulève les masques pacifistes et met à nu les problèmes de la concurrence impérialiste avec leurs conséquences dans le domaine naval. Il y a là une documentation très riche et un exposé, non seulement actuel, mais aussi historique, de la question.

ROSMER publie dans ce numéro un article documenté sur les dernières élections anglaises et leurs conséquences. Nos camarades y trouveront notamment une étude détaillée de la nouvelle tactique suivie par le parti communiste anglais. Sur ce sujet l'Internationale n'a jamais osé donner de documents précis. En voilà.

Le numéro est complété par divers articles, entre autres sur le *problème de la Sarre* (F. GÉRARD), sur les récentes études du pacifiste Delaisi, économiste de *Monde* (A. ARIAT) et enfin par quelques lettres de notre camarade Sosnovsky, oppositionaliste déporté en Sibérie. On y trouvera aussi quelques notes à propos du parti communiste espagnol.

La *Lutte de classes* est maintenant l'organe de nos discussions politiques et de notre éducation communiste dans la mesure où elles excèdent le cadre de la *Vérité*.

Tous nos camarades doivent comprendre la nécessité qu'il y a de la lire régulièrement, car aujourd'hui, comme en 1922, ainsi que le dit Lénine dans le discours qui y est publié, il faut apprendre.

LA CRISE DE LA FÉDÉRATION DE L'ENSEIGNEMENT (1)

Si j'en crois les renseignements qui m'ont été fournis par des camarades qui restent en parfait accord avec le parti, trois faits contribuèrent à détacher la majorité fédérale de la majorité confédérale.

La motion d'orientation d'abord. Que le parti communiste prétende au rôle dirigeant du mouvement syndical, soit; mais que celui-ci l'admette, l'inscrive dans un texte, c'est une grosse faute et une pure imbécillité, car il méconnaît ainsi le caractère de masse qu'il doit avoir ou conserver et il n'apporte au parti qu'une force verbale. Le rôle dirigeant se conquiert, s'impose par son évidence même aux époques de crise; nul titre, nulle affirmation, nulle résolution ne le confèrent. En période de reflux révolutionnaire, que devient l'indépendance administrative de la C.G.T.U., si le parti dirige, et, dès lors, quel sens peut avoir l'accord entre deux organisations placées sur des plans différents?

A la commission d'orientation du congrès, une précision fut demandée sur le sens de la formule : « accord étroit sur tous les terrains ». Il fut répondu sans ambiguïté que le terrain électoral n'en était pas excepté.

Enfin, à une réunion des membres du parti délégués au congrès, la singulière proposition que voici fut faite aux militants de tête de la fédération. Proposition insensée, dont j'eusse repoussé la vraisemblance si elle ne m'eût été confirmée de diverses sources. Ces militants furent mis en demeure de préparer une abjuration écrite de leurs « erreurs » : « erreur » de n'avoir pas, au congrès de Besançon, lié la discussion sur l'orientation à la discussion du rapport moral; « erreur » du manuel d'histoire; « erreur » de l'appréciation des incidents de Quimper; « erreur » de n'avoir pas désigné de secrétaire fédéral permanent. Soumise au parti pour examen, cette abjuration devait ensuite être publiée dans la *Vie Ouvrière*.

Tant d'incompréhension révolte ! Quelle folie hante donc l'esprit des dirigeants du parti pour demander à une fédération, à deux mois de ses assises annuelles, une telle abdication et pour exiger — sous peine d'exclusion — de ses militants un tel suicide politique et syndical ! Ils s'y refusèrent — et ils firent bien — et rédigèrent la plate-forme que l'on connaît.

Signée par de nombreux militants, dont plusieurs secrétaires de syndicats, elle provoqua dans la fédération une grosse émotion. Elle suscita de vives discussions, d'ardentes approbations, de véhémentes dénonciations. Dès aujourd'hui, on peut dire qu'elle reflète l'opinion de la majorité des adhérents. Des quinze syndicats, qui, au congrès confédéral, avaient admis le rôle dirigeant du parti, cinq (Saône-et-Loire, Rhône, Mayenne, Charente et Indre-et-Loire) ont désapprouvé le vote de leurs délégués; d'autres les imiteront. Par contre, pas un de ceux qui s'étaient rangés dans l'opposition ne s'est déjugué.

La lutte se poursuivra, vive, violente, jusqu'au congrès d'août. Le parti et la C.G.T.U. ont parfaitement saisi l'importance de notre plate-forme, la seule conséquente, la seule qui ne soit pas un simple assemblage de négations, la seule qui ne fasse pas de l'anticommunisme sa base fondamentale. Ils tenteront l'impossible pour battre le bureau fédéral et sa majorité, et ils manœuvreront dans ce sens. M. T. E., les groupes de jeunes, l'U.G.E.E., et, peut-être le Comité des professeurs.

(1) Voir le n° 18 (10 janvier).

Nul doute que les numéros à venir, qui paraîtront désormais régulièrement le 15 de chaque mois, ne marquent un progrès constant. Nous invitons tous nos lecteurs à s'abonner à la revue.

45, boulevard de la Villette

France 1 an 20 fr. Six mois, 10 fr.
Etranger 1 an 30 fr. Six mois 15 fr.

La vie du journal

Nous voici dans notre nouveau format qui nous permettra de disposer désormais chaque semaine d'une place sensiblement plus grande. Nous allons pouvoir faire un journal plus complet, donner aux articles l'étendue que méritent les sujets qu'ils traitent et nous ne nous verrons plus contraints d'en laisser chaque fois deux ou trois sur le marbre.

Nous sommes constamment préoccupés d'améliorer notre journal, sa présentation comme son contenu. Mais nous ne pouvons le faire que dans la mesure où les camarades de l'opposition nous apportent un soutien actif et incessant, tant pour la rédaction que pour la recherche de nouveaux abonnés et le développement de la vente.

Extraits de lettres :

DU LUXEMBOURG :

Je reçois régulièrement la Vérité. J'approuve en général la ligne politique du journal et j'ai constaté avec une grande satisfaction que vous ne vous perdez pas dans des discussions et polémiques inutiles avec les autres groupes de l'opposition. Il faut, avant tout, attaquer l'ennemi commun et travailler pratiquement et d'une façon réfléchie, à la réconciliation et au regroupement des éléments ouvriers sincères de gauche.

DE CHINE :

J'ai eu dernièrement la chance de lire votre journal, la Vérité, qui arrive régulièrement ici. C'est pour moi une grande joie de voir qu'il est plein de vie et d'intérêt.

DE POITIERS :

Meilleurs vœux pour votre vaillant journal. L'opposition communiste vivra et grandira.

Comme ce camarade, nous avons la certitude que l'opposition communiste vivra. Nous voudrions qu'elle grandisse plus vite, car nous sommes impatients et avons hâte d'aborder toutes les tâches qui sont devant nous.

Le camarade Trotsky vient d'écrire une série d'articles sur la « troisième période ». Le premier paraîtra dans notre prochain numéro.

La Vérité

Hebdomadaire
de l'Opposition communiste
45, Boulevard de la Villette, Paris X^e
Abonnement : 6 mois 13 fr.
1 an 25 fr.
Chèque postal : P. Frank 136.855
Paris
Adresser tout ce qui concerne l'administration à P. Frank.
Tout ce qui concerne la rédaction, à A. Rosmer.

Le Gérant : P. FRANK.

Imprimerie SFIC

10, Cité Nys, PARIS-XI^e
Tél. : Ménilmontant 73-26

CLASSE

22

par ERNST GLAESER

remporte un éclatant succès car personne n'avait décrit avec un tel souci d'exactitude et une telle humanité, le drame que vécurent à l'arrière les femmes et les enfants pendant la guerre.

Traduction Cecile Knoertner et Joseph Delage

Un vol. : 15 francs

ÉDITIONS VICTOR ATTINGER